

DéZopilant

la poésie contemporaine devient-elle illisible ?

pages 3 et 4

Expos

du street art à l'art médiatique

page 7



Jean-Pierre Parra
page 5

Patrick Chavardès
page 6

Elisa Coste
page 8

Mathias Richard
page 9

Osborne Marthés
page 10

David Arnaud
page 10

Lucien Suel
page 12



le lieu : la Sucrière



C'est le lieu culturel qui a le vent en poupe à Lyon !

Cette ancienne usine de sucre qui servait encore de dépôt dans les années 90 s'est refaite une jeunesse en 2003, date depuis laquelle son grand bâtiment totalement rénové accueille la Biennale d'Art Contemporain.

En dehors de cet évènement ses trois niveaux restent ouverts, accueillant expositions, concerts...

Prochainement sont par exemple programmés l'expo *L'art contemporain raconté aux enfants* (mais qui devrait aussi beaucoup intéresser les adultes !) où seront revisités et réinterprétés les œuvres de Duchamp, Klein, Arman, Baselitz, Broodthaers, Burden, Beuys, Hirst... et un concert de Boys Noize, le DJ allemand dont la tournée mondiale (qui passe par les States) s'arrêtera le 1^{er} novembre au bord de la Saône !



Tenez-vous au courant ! il se passe toujours quelque chose à La Sucrière...

La Sucrière 47-49 quai Rambaud, dans le quartier Confluence, dans le 2^{ème} arrondissement de Lyon. Tél. 33 (0)4 27 82 69 40 ; <http://www.lasucriere-lyon.com>.

l'édito

Alors que le cap des 100 premiers jours de la nouvelle présidence est passé, et bien passé, et que certains, même parmi les électeurs qui croyaient tant que le *changement* ce serait pour *maintenant*, commencent à se demander si un « président normal » ne serait pas par hasard un *président inexistant*, alors que les entreprises continuent de fermer ou de délocaliser, nous essayons, nous, sans rien demander ni attendre quoi que ce soit de personne (et surtout pas de nos dirigeants !) de continuer notre petit bonhomme de chemin.

Nos nouveaux titres seront désormais disponibles en version électronique à partir de notre site. Nous ne nous montrons pas en cela, c'est vrai, très solidaires des libraires qui eux aussi, connaissent de grandes difficultés.

Les effets conjugués de la crise (qui se sont pourtant fait ressentir assez tardivement dans le secteur de l'édition et de la culture en général) et de l'apparition du livre électronique sont en train de donner le coup de grâce à nombre de petits libraires qui avaient déjà à lutter contre la désaffection des jeunes générations pour la lecture des livres autres que BD et mangas.

Et les librairies indépendantes plus importantes ne sont pas moins touchées. Nous en voyons même maintenant, avec lesquelles nous avons pris l'habitude de travailler, baisser « provisoirement » leur ri-

deau métallique et tarder d'une façon inquiétante à le relever...

Quand on y réfléchit bien, même hors de ce contexte de crise, et même en s'adaptant à cette demi-mort annoncée du papier, on ne voit pas très bien comment les libraires peuvent aujourd'hui s'en sortir.

Si les éditeurs sont honnêtes avec les lecteurs, ils ne pourront décemment continuer de pratiquer pour les versions électroniques de leurs titres des prix de vente quasiment égal à ceux de leurs versions papier. Il y a tout de même des frais d'impression en moins ! Et ces prix ne pouvant à terme que baisser, la marge bénéficiaire pour les libraires, qui proposeront sous forme de clés ou de fichiers à télécharger ces livres dématérialisés, ne pourra que diminuer et leur chiffre d'affaires avec.

Ils pourront bien sûr proposer à la vente e-books et autres liseuses numériques mais les lecteurs (ceux qui restent !) n'achètent pas une liseuse à la fréquence qu'ils achetaient autrefois un livre papier, et, surtout, les librairies indépendantes n'auront pas le monopole de cette vente et devront subir la déloyale concurrence des grandes enseignes qui proposeront naturellement ces appareils à un prix inférieur.

Il sera de toute évidence bien difficile pour les libraires de se mettre à la page – électronique...

P.G.

nouveauté

Vincent Walter Jacob
Altermoiements



Exilé à Los Angeles depuis 2010, Vincent Jacob poursuit un chemin de réhabilitation des souverances, sortes de mémoire des souffrances intimes auxquelles il redonne leur force et vie. Hanté par la fragmentation du monde moderne et la disparition, l'auteur livre ici un recueil haché dont les silences d'une attente sans fin sont remplis d'un questionnement abrupt sur l'existence et l'amour.

Altermoiements de Vincent Walter Jacob.
66 pages ; 9,00 €.

DéZopilant

la poésie contemporaine devient-elle illisible ?

par Isabelle Monin

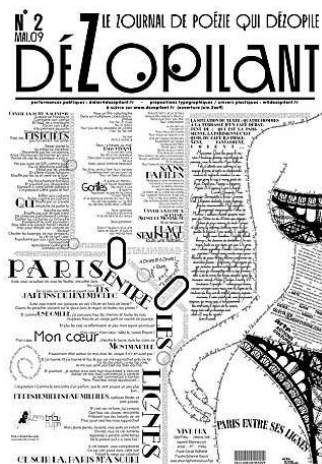
DéZopilant, kézaco ? Non, ce n'est pas le nom de la nouvelle collection des blagues Carambar, mais d'une revue de poésie rémoise à la forme originale qui prend de l'ampleur grâce à sa mise en page décalée, patchwork de mots, patchwords voire mots-zaïque burlesque. Attention, le virus DéZopilant est contagieux !...

Au premier regard de néodézopilé, une question se pose d'emblée : jusqu'où les poètes contemporains sont-ils prêts à devenir illisibles pour être lus ? Lieu de création libérée par excellence, *le journal de poésie qui dézopile*, ne répondra pas simplement à cette question, qui semble pour le moins paradoxale... et pourtant.

La revue *DéZopilant* attire l'œil, puis les deux, qui ne savent plus où se poser, et courent d'un *visuel* à l'autre, en construisant une première lecture propre au premier coup d'œil, et c'est alors que le logo de l'association nous offre en miroir nos mirettes, pauvres lecteurs « dézopilés ».

Alors on s'accroche, on lit une ou deux phrases, on replie, on re-déplie la feuille mystérieuse pour découvrir le sésame en note de bas de page – en note de bas de quoi ? mais les caractères se mêlent, s'emmêlent, se gonflent ou se rétractent à la marge de notre obstination à tout lire d'un coup, puis se rient de notre capitulation. Se déploie en filigrane le caractère pétillant des créateurs de tous poils, de l'auteur au typographe, et le sens joue à cache-cache avec notre patience.

Construction-déconstruction du texte par l'image, de l'écrit par le visuel, de nos confortables habitudes par l'énergie sismique des idées vagabondes. Ouf... tout cela pour une reconstruction par le lecteur, qui devient créateur à son tour : une manière concrète d'illustrer l'expression « collectif de créateurs », dont le lecteur fait partie en regardant, en lisant ou en ne lisant pas. Plus qu'un sens de lecture personnalisable à l'infini, un sens à la lecture ou à la non-lecture, concrètement actives.



Quelques une de DéZopilant...

Sommes-nous spectateurs d'une mise en scène en ayant devant les yeux cette originale mise en espace de la poésie ? Le rythme même est imprimé sur la feuille, un rythme recto-verso, imprimé sans être pour autant figé. Dynamiques, les textes semblent en mouvement, espiègles, vous tournez le dos et les lettres semblent avoir changé de place depuis votre tentative de lecture précédente.

Collée au mur, cette feuille de poésie fait mine de poster sans star à épingle, un poster dont les mots, les textes, les

fragments d'intimes non-sens sont à redécouvrir et réassembler à chaque regard.

De 500 exemplaires, le tirage atteint à présent les 1000 et chaque nouveau numéro est un événement synonyme de soirée spectacle. Le n°13, lancé jeudi 13 septembre à Reims, est d'ailleurs désormais disponible...

Bref, vous avez découvert *DéZopilant*. Pour en savoir plus, abonnez ceux que vous aimez !

(Page suivante : la carte d'identité de *DéZopilant*.)

Festival de littérature(s) contemporaine(s)

C'était donc début juin à Dijon, la seconde édition (co-organisée pour la première fois avec la toute nouvelle association CENTRIFUGE) de notre biennale en plein cœur de la ville (et cette année aussi autour).

Rencontres en librairies, lectures, performances, expos (dont une présentation de poèmes visuels de Pierre Le Pillouër), conférence... ont ponctué ces trois jours plutôt denses où « la diversité de la création littéraire contemporaine est allée à la rencontre de la diversité du public » (dixit Isabelle Monin, présidente de CENTRIFUGE).

Petit retour en images :



DEZOPILANT

Nom : *DéZopilant.*

Naissance : le jour de l'Initiale, à Reims, face cathédrale, dans les mouvements d'une poétique électro-nique.

Description : Collectif associé pour la promotion du fait poétique. Agit par sa feuille de chou DéZopilante (13 n°), l'animation d'ateliers d'écriture, la création de spectacles, l'action conjonctive et jubilatoire de tout créateur rencontré.

Fondateurs : môssieur M (typoète), et l'actuel dD' d'Maubeuge (performer de mots).

Auteurs publiés : Cécile Perret, Isabelle Lamblin, Anne Belmon, Momo le marteau, Remi Bouvier, Marie-Christine Bourven, Philippe Cloes, Djamel Serghini, Yann Darnault, Saïd Nourine, Cé, dédé d'Maubeuge, thelgein, /*IDEM*\ , Sophie Tel, ciseleur, Lady A. et quatre auteurs inconnus, V. et le reste du recensement est en cours...

Citations : « : On ne s'abonne pas à *DéZopilant*, on abonne ceux qu'on aime à *DéZopilant*. »

Partenariats : Atelier de gravure Recto Verso – Reims ; micr0lab, collectif artistique protéiforme et évolutif (CoopART loi 1901) : production et diffusion d'œuvres d'art ; Partycul System Reims ; Inter Pol'art 2012 ; Slam tribu, Reims ; Maison de la poésie de Tinquieux ; Librairie La Belle Image, Reims ; Bar polar Les Vengeances tardives, Lyon ; Lycée Saint-Michel, Reims...

Signe particulier : collectif manquant de forces vives pour assouvir tous ses désirs.

Adresse : Association DéZopilant / 10, rue Léon Blum / La Neuville / 51100 Reims.

Site Internet : <http://dezopilant.fr/zop>

Contact : didier@dezopilant.fr

« C'est une histoire épiée à ceux qui n'en finissent pas de nous raconter des histoires, pour ceux qui en ont assez de les subir, pour ceux enfermés à tour de bras entre quatre planches de *salat-goodbye*. »

Une -toire sans début pour éviter les écueils échafaudés de portrait et de quête du héros approximatif.
Une *hisse-toi* sans fin à la manière d'un Sisyphé *emylhoullé* dans la mémoire mimétisée à l'infini.
Une histoire qui n'en finirait pas de commencer, finalement, s'il n'y avait pas – quand même – un truc à dire dans tout ça... »

3 x rien des astres d'Isabelle Monin ; juin 2012.
94 pages ; 12,00 €.

et à paraître ce mois

« il faudrait à chaque fois que j'ouvre la bouche sortir du trou-de-vivre ce caillou de moi qui bouche mon trou d'existence la langue tourne dans le vide de ma bouche bouchée c'est la malangue qui prend le relais si je suis presque mort dans le caca des jours hésitants et la voix qui chevrote comme un tonnerre de sans... »

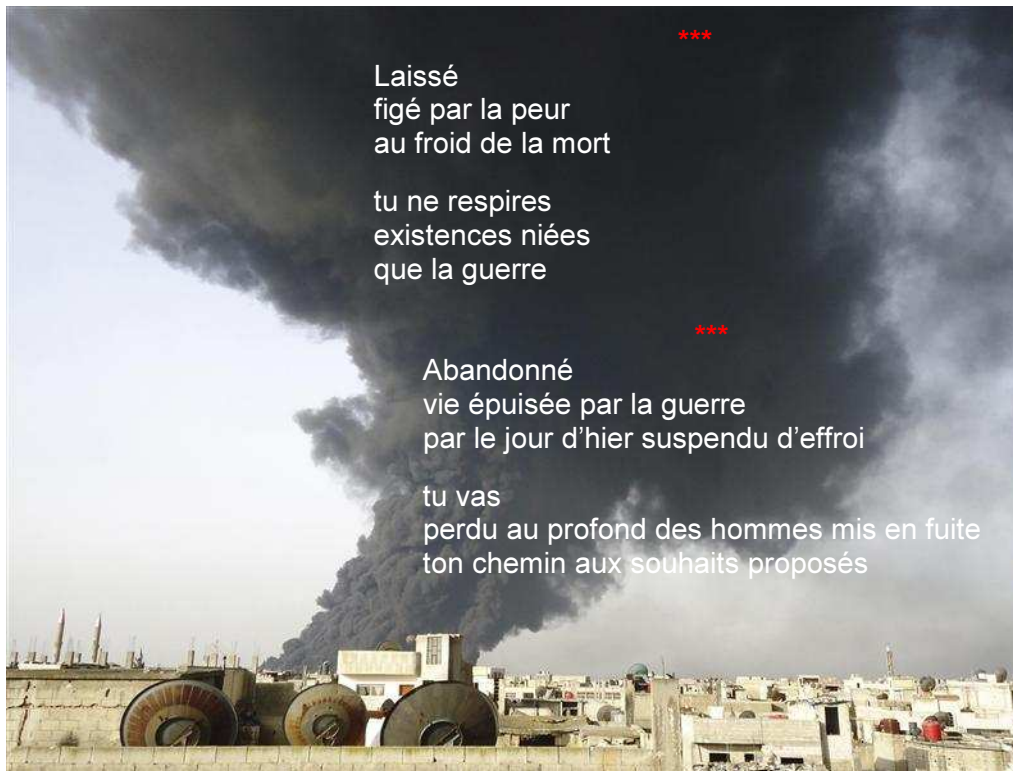
La Malangue de Yannick Torlini.
82 pages ; 11,00 €.

Syrie ou le sommeil égorgé

Fils de la désobéissance
tremblant d'épouvante
tu cris
portes de la bouche écorchées
l'évidence échappée
des forces dédiées
à soustraire la vie
des hommes sans secours pour vivre

Raison abandonnée par la raison
tu contemples
signes de la folie apparus sur ton visage souillé de sang
les folies compliquées des hommes
tu regrettes
funérailles sur funérailles entassées
le passé des peines apaisées

Brûlé
épines dans le cœur
par la fièvre attisée par les vies ôtées



Laissé
figé par la peur
au froid de la mort

tu ne respires
existences niées
que la guerre

Abandonné
vie épuisée par la guerre
par le jour d'hier suspendu d'effroi

tu vas
perdu au profond des hommes mis en fuite
ton chemin aux souhaits proposés

tu vois
le soleil abaissé
obscurci par la nuit
rendue ensanglantée

Attaché
demeure de la raison détruite
aux fils du chagrin

tu fais mémoire
regard à l'extérieur
de ton cœur ensanglanté

Cœur absorbé
sang dormant
par le chagrin

tu t'arraches
comme un arbre
de la terre

Œil gonflé de tant pleurer
ta raison
sans vie pour vivre
sombre
sur le nuage noir de la guerre

Détruit
sommeil égorgé
comme tous les jours
par le sang versé

tu restes
âme rendue faible passée au crible de la mort
dans l'ombre

Espoir mis dans l'absence d'espoir
tu déchires
visage lavé dans le sang
le voile de la raison

tu acceptes
même air respiré
la défaite venue

tu te libères
cœur encerclé de chagrin
des autres hommes par le silence

Martyr
devenu
plongé dans l'océan de sang
guerrier

tu portes
existence délaissée
la charge de porter les coups
qui délivrent de ce monde



Loup vrillé crie
 avant hôpital
 avant silence
 avant mort

Je pleure sous mon loup
 je pleure ta forêt
 Je me terre dans la nuit vide
 la nuit crue sur parole
 grouillant d'esprits errants
 d'assoiffés d'obscurité rose
 et de fous de fin du monde

Tombe la nuit
 sur ma tombe
 je mange des pissenlits
 avec des éclats de rires

Un ruisseau de feu me vrille
 un si peu profond ruisseau

Louves riez riez
 au souvenir de Gaspar
 avant qu'un cheveu-léger
 ne vous le vole

Poème écrit suite à la visite d'une exposition d'Emmanuel Gonnet.



In our little room, acrylique sur toile
 d'Emmanuel Gonnet (Photo ARTactif)



Blues on the Corner, acrylique sur toile
 d'Emmanuel Gonnet ; 2003.

(Photo : galerie virtuelle artabus.com)

Je me rappelle que quelquefois tu n'allumais pas la lumière Tu regardais dehors l'ombre grandir les montagnes prendre des formes humaines et les papillons aux ailes de velours danser sur la vitre Tu attendais que le sommeil vienne comme une brume que tu laissais passer Ce soir je ne veux pas dormir C'est vrai tu l'avais dit tu vas et tu viens dans ma tête dont la maison n'est qu'une partie.

J'ai fait ce que tu m'avais demandé Depuis je ne peux plus rien faire qu'attendre et guetter un signe Même ici rien ne me protège ni les pierres ni les herbes J'ai l'impression qu'un être subtil empoisonne la flore puis entre par la serrure Quelqu'un crie au fond de moi Je suis doublé mais par qui En grosses lettres le journal titre *La Mort est Rouge* Je vois une flaque de sang dans une rue de Gênes envahie par la mer

La nuit me gagne D'un rien tout peut encore basculer dans un sens ou dans l'autre mais ce rien-là n'est pas un jeu Menace de néant un masque me regarde dans les yeux

Extrait de *Ixia* publié aux Éditions du Limon. 46 pages ; 10,00 € (2010).

Houellebecq au Consortium



Ce fut l'une des expos événements du printemps et de l'été : *Le Monde comme volonté et comme papier peint* au Consortium à Dijon.

Inspirée de *La Carte et le Territoire*, Goncourt 2010, cette rencontre entre la littérature et l'art (pas seulement contemporain) fut suffisamment originale et intéressante pour que nous revenions dessus... juste pour vous faire regretter de l'avoir ratée...

Avec des œuvres de Chaimowicz, Courbet, Lavier, Léger, Lurçat, Morris, Veilhan...

Pierlyce Arbaud à l'Atheneum



Et pendant que le Consortium revisitait Houellebecq et Schopenhauer, l'Atheneum, autre haut lieu de la culture dijonnais, sur le campus universitaire, présentait du 11 mai à début juin une version « sortie du livre et de la page », de *Petit poème métaphysique du matin*, l'« œuvre fondatrice » de notre très poétiquement incorrect poète et plasticien.

Rien à voir avec la première expo et en même temps tout à voir. Surtout, beaucoup à penser...

R.S.

arts plastiques 7

Expos

du street art à l'art médiatique

par Rose Sélavy

Parmi l'abondance des expos programmées les prochains mois dans les galeries ou les musées, deux promettent d'être tout à fait intéressantes pour nos lecteurs qui partagent notre goût pour l'art urbain et notre intérêt pour les œuvres qui se veulent le reflet de notre société.

Au-delà du street art

Banksy, C215, Crash, Dran, Invader, JonOne, L'Atlas, Ludo, Miss.Tic, Rero, Shepard Fairey, Swoon et Vhils : 13 artistes de notoriété internationale ; 70 œuvres présentées (dont quelques-unes créées pour l'occasion). Des photos, des extraits vidéo... C'est un véritable panorama de l'art urbain sous toutes ses formes qui nous sera donné de parcourir.

De ses origines (du moins dans son expression moderne) aux États-Unis mais également en France, avec le graffiti, aux explorations actuelles de ses représentants dans toutes les grandes villes du monde, nous découvrirons l'évolution de ce mouvement devenu international.

À l'Adresse Musée de La Poste, 34, boulevard de Vaugirard 75015 Paris Métro Montparnasse-Bienvenue. Tous les jours de 10h à 18h (le jeudi jusqu'à 20h) sauf dimanche et jours fériés du 28 novembre 2012 au 30 mars 2013.



Vhils réalisant un bas-relief pour l'expo...

Muntadas, Entre/Between

Autre grand rendez-vous des prochains mois, la première rétrospective en France consacrée à l'un des pionniers de l'art conceptuel et de l'art médiatique.

Dévoilant les liens formant le tissu social contemporain, son œuvre explo-



This Is Not an Advertisement, Times Square, New York, 1985. Photo : Pamela Duffy.

re depuis les années 70 à travers des performances, des vidéos, des photographies, des installations, grâce au multimédia et sous forme de publications ou aujourd'hui par le biais d'Internet, les relations entre espace public et sphère privée, les flux d'informations dans le paysage médiatique et la dynamique de l'architecture officielle.

Au Jeu de Paume, Paris 8^{ème}. Tous les jours (sauf les lundis, le 1^{er} janvier, le 1^{er} mai et le 25 décembre) de 11h à 19h ; nocturne : le mardi jusqu'à 21h, du 16 octobre 2012 au 20 janvier 2013.

Pacific transfert

Ma lucidité seconde mon hoquet au fond du ventre.
Des mains me secourent ainsi que des voix.
Si tu n'as pas peur alors vient la rencontre.
Pacific transfert.

Les yeux clairs, nous sommes quelques vieillards.
Nous gardons la lampe allumée.
Prenons soin de l'amour.
Risky zone.

Eux, une race indécise

Ils marchent, le regard fier mais Dieu qu'ils sont seuls
et moi qui tente d'apprivoiser leur solitude quand je
sais maintenant que je ne peux rien.

Il y a trop de traces qui barrent l'infini du ciel bleu, trop
de marques sur notre terre malade qui blessent le
cœur meurtri d'eux.

Eux, comme une race indécise que rien n'apaise, pas
même un cri.

Je t'aime n'a de sens qu'entre des bras perdus, infini-
ment seuls, donc infiniment lâchés vers des rives indé-
licates.

Aimer en deçà de la peau, vers ce que masque la
souffrance, ce qui est nu, l'enfant dévoilé.

Ton souffle

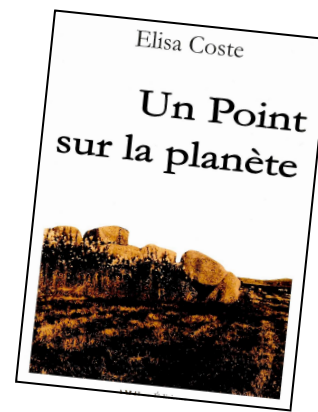
Le silence de ton souffle
quand ton dos emplit le vide de mon ventre.

La longue allée où j'apprivoise ton sexe sauvage aban-
donné
souffrant du duel infernal de ton esprit mourant ton
corps.

Alors je décline lentement l'air de ma bouche presque
vide
où un chant murmuré berce ton corps sur le mien.

J'entends ton souffle errer sur l'épaule que tu as ou-
verte sous tes dents.

Ta langue verte oubliée.



J'attends le spasme pour démourir
entre tes bras complexes qui ensèrent ma vie.

L'écoute de ton souffle fuit dans le vertige de chairs
introuvables.

Si tout n'est pas perdu

(extraits)

Et demain encore le même verre quand il pleut. Je
trace des lignes et les feuilles sont maculées de si-
gnes. Je ne peux dire ce qui divise l'humanité sinon les
légendes. Il y a tant de murs qui tremblent. Je suis
dans l'aura d'un monde qui ne répond plus. Sinon par
des signes vite brouillés par des ondes sous contrôle.
Hier le temps était clément mais le froid a sévi. J'at-
tends la chaleur du lit pour me clouer à l'oubli. Les rê-
ves rappellent un passé pesant dont je ne reconnais
rien. Je me suis égarée, j'avais le charme facile et on
m'a envoûtée. Et le vide désormais m'étonne et me
rassure. J'ai juste peur d'abandonner ma peau et du
climat raidissant mes os. J'essaie de parler clair et
qu'on me pardonne ! Je n'ai au fond peur que de moi et
d'être définitivement séparée de ce qui m'a faite mor-
telle.

(...)

La caricature des foules humaines défile et cherche
où lentement s'arrêter loin des cris, où voir la mer, où
trouver l'immensité d'une harmonie des formes, quand
tout coupe et blesse. Il y a longtemps que nous fûmes
des enfants et le trou resté ouvert prie encore au fond
de nous aux heures crépusculaires et nous attendons
encore quand plus rien ne s'attend. Visage fatigué, ri-
dé, à l'affût, en instance de se fermer, se replier en-
core. Jeunes gens plantés dans leur silence ou dans
une parole bégayante. Les phrases s'enlisent dans la
terre malade que nous leur avons laissée. Il convient
de désensabler l'avenir pour que naisse une sorte de
chant clair, ténu comme l'eau de roche.

l'avion descend, retransverse tous les paliers jusqu'au sous-sol de la mosaïque des champs, la surface de la croûte terrestre, pour atterrir sur une piste de l'aéroport Charles-de-Gaulle, alors que le ciel s'emplit de la masse sombre et écrasée de la banlieue parisienne, j'aimerais perdre la conscience, car ne me défais jamais de l'illusion la plus intense que je connaisse, ce sentiment, le plus intense que je connaisse, celui qui ne me quitte jamais, est la prise de conscience, continûment renouvelée, de ce qu'est – « vraiment » – le corps, la tête, et de ce qu'est la société, de ce que sont les sociétés, et de ce qu'est la civilisation, et de ce qu'est la Terre, et dans cette conscience je ne peux me sentir que *pris au piège*, pris au piège, traqué, prisonnier, empêtré dans des filets sans fin, limité de partout, menti, pris au piège à tous niveaux, en soi, hors de soi, le réseau complexe des veines (et de ses subdivisions nervurées) est une toile d'araignée dont on ne sort pas, pris au piège par soi, par les autres, par la biologie et la physique, par l'air, par la pensée, par les liens, par la chair, l'idéologie, l'Homme, le reste, par tout, par la planète, par les espaces entre chaque chose, par l'édifice des pressions que chaque chose exerce sur les autres et les relie, ah s'il était possible de se retourner, s'enfuir à toutes jambes de soi-même et des autres, de la fixité dégénérante de son corps et de la pesanteur terrestre, de ses propres systèmes et configurations inoculés de partout et des idées répandues comme des épidémies, des angoisses-perceptions-peurs inoculées, kung fuck, des théories de confusions s'avancent en crabes, je n'aime pas *tel* ou *tel* endroit, je dirais même plus, je déteste chaque endroit, j'honnis le lieu, mais j'aime traverser, je n'aime nulle part, ce que j'aime c'est la ligne, le vecteur, le nuage, la flèche, le point a vers le point b, j'aime la fixité de cet endroit nommé errance, sa permanence rassurante, j'aime l'entre, le santre, et si je reste immobile, si je reste où je suis, je n'arrête pas, silencieusement, obstinément, d'aller de là où je suis vers là où je suis...

(...)

qu'ai-je dans la tête ?, je veux dire, qu'ai-je *véritablement* dans la tête ? ai-je une pensée ?, seule demi-certitude : peau, ressentis immédiats, muqueuses, système nerveux-digestif, organes, sang, crispations, air

qui passe, flux et reflux, sac d'air se dégonflant et se regonflant, faisant tourner le sang comme les ailes d'un moulin, je suis un moulin à air et à sang dont les ailes tournent péniblement en grinçant, un chaos de sensations apparaissantes et disparaissantes, je ne suis rien, presque rien, et ce presque est tendu vers des buts extravagants, inaccessibles, risibles, que je préfère taire, des approximations, des erreurs d'appréciation, me font vivre, je suis quelque chose qui existe, se meut, et ne vit véritablement que sautant et hurlant et dansant, je n'entends rien d'autre dans mon cerveau que le battement du sang, le déploiement arachnéen et fourmillant, mouvant, passager, de zones érogènes, suis tissu de soie caressé par des fourmis, bloc cardiaque gonflé par le vent, la fatigue me dévêt des pensées-écrans derrière lesquelles je ne trouve que des bribes d'images, de désirs, de sons, de souvenirs, une pellicule hachurée et tressautante sur laquelle je n'ai guère de prise, suis piégé dans un bourdonnement, une machinerie incessante, une nasse de directions, de stimuli, d'orientations se battant les unes les autres pour prendre le dessus, au fond il n'y a qu'une pile, un moteur, des canaux s'irriguant et se vidant, la vie est un piège à s'en taper la tête contre les vitres, la vie est un piège à en crever, une prison d'os et d'illusions, de pensées sentant la salive, le crachat, la pisse, la mouille, le foutre et le reste, de sensations pensant nos pensées et de dispositifs, modes de vie, mots d'ordre, bloquant et définissant et canalisant (orientant, limitant, ensevelissant) ces sensations, le seul remède semble le mouvement, l'oubli temporaire, la fuite, une sorte de panique, s'ébrouer et se contorsionner pour faire glisser-tomber les vieilles peaux, craqueler les strates et les pellicules, ré-initialiser, mais je ne trouve aucun remède dans le mouvement, toute fuite est impossible, non si je trouve un remède, par définition temporaire, dans le mouvement, car il me met en accord avec le bourdonnement incessant, et les élans et exigences et assauts du système nerveux, je me répète cette phrase : *un remède dans le mouvement, un remède dans le mouvement*, je sais qu'elle a une vérité, je n'en sais pas plus, marcher me repose, demeurer m'épuise...

Deux extraits de *Machine dans tête*. À paraître prochainement.

Grandeur !

La canopée a la chaleur de la lumière
 (Farniente)

Et si bat pour ça.
 Sommets inaccessibles pour les communs qui n'y
 sont pas prédestinés.
 (les torchons ne feront jamais serviettes)

Sommets toujours trop hauts et de plus en plus loin
 de leurs propres racines
 (l'élitisme préserve les sous couches)

Ouvrageant la terre mère, y pompant tant de ressour-
 ces,
 (réservoirs épuisables)

Manceuvrant habilement afin de s'en nourrir
 (grand employeur)

Moyennant quelques tristes promesses de grandeur,
 (des oripeaux)

Éternel besoin,
 Transcendantal, pour palier aux nouvelles lois de sé-
 lection naturelle :
 (l'argent)

Supplanter ses rivaux directs tout en ignorant ses
 petites pousses.
 (que tous les « plus grands » ont de par le monde)

Invariable fait de la hauteur,
 N'offrant aux vents qu'une importante zone de prises
 (pales de moulin)

À
 Ces sommets.
 Cette élite,
 Éburnéenne,
 Soucieuse uniquement de son exposition à la lumière
 des feux
 (sans craindre de brûler leurs propres ailes)

Sans limite d'éminence, sans songer que flamber
 c'est risquer plier,
 (supportant tout de ses petits bras longs)

Insouciante des dépendances,
 Basses,
 La liant par sa base au plancher des vaches,
 (désolé !)

Écale de vie,
 Subsiste par ses lies inférieures sans lesquelles elle
 ne serait pas.
 (sans base stable pas de pyramide)

David Arnaud

Anarchie d'une trace

Échoué dans les pourtours d'urbains rivages
 Qui embrasaient les atours de replis sauvages,
 J'ai vu les appas d'un souffle mirage,
 Qui blessa enfin mon cœur d'un divin outrage.
 Ce caractère d'impalpable rajoutait à ses traits un
 soupçon d'immuable ;
 Et dans la chaleur d'une étreinte implacable se relâ-
 cha le nœud de délires instables.
 Ses caresses m'ont été secourables, son absence un
 calvaire lamentable.

Désormais je divague dans le dédale de complexes
 arcanes ;
 Reste sur ma bouche un goût de gitane.

Pardon, je suis blâmable ;
 Ces vers ne sont pas homologables.
 Dans mes idées, je ne suis point traître ;
 Je resterai sans dieux ni mètre.

chez les autres

Lucien Suel
Mort d'un jardinier



Lucien Suel
La patience
de Mauricette



LUCIEN SUEL
BLANCHE
ÉTINCELLE
ROMAN



LA TABLE RONDE

Éditeur de la revue *The Starscrewer*, consacrée à la poésie de la Beat Generation, puis de la *La Moue de Veau*, magazine dada punk. Il anime la *Station Underground d'Émerveillement Littéraire* et le blog *Silo*.

Auteur de nombreux ouvrages de poésie, ses œuvres imprimées comme ses prestations scéniques couvrent un large registre, allant de coulées verbales beat à l'expérimentation de nouvelles formes (poèmes en vers justifiés), du collage et du caviardage (poèmes express) à la performance (notamment avec le groupe de rock Potchük et au sein de Cheval23).

« On entend sourdre dans les textes de Lucien Suel ce constant travail de la langue qui fouille la terre et la mémoire des êtres. »

Yves Boudier, *Action Poétique*.

« Lucien Suel est un auteur atypique. Ainsi, il a toujours lié sa pratique de l'écriture à son goût de la musique punk, en a accompagné la naissance, en a suivi les formes dans ses modes mêmes de se saisir du texte. »

François Bon, *Tiers-Livre*.

Mort d'un jardinier,
chez Folio Gallimard.
2010 ; 5,00 €.

La patience de Mauricette,
chez Folio Gallimard.
2011 ; 5,70 €.

Blanche étincelle,
La Table Ronde.
2012 ; 17,75 €.

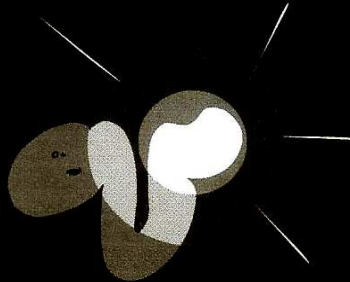
VERMIFUGE / N°6 / septembre 2012 / Directeur de la publication : Perrin Grimard. / Semestriel tiré à 1000 exemplaires (et reproductible à volonté...). / Ont participé à la rédaction de ce numéro : Perrin Grimard, Isabelle Monin, Rose Sélavy. / Maquette : Perrin Grimard, Claire Stéphan. / Crédits photos et autres contributions images ou textes : *DéZopilant* : pages 1, 3 et 4 ; William Morris : pages 1 et 7 ; *Au-delà du street art* : pages 1 et 7 ; Pierlyce Arbaud : pages 1 et 7 ; Pamela Duffy : pages 1 et 7 ; La Sucrière : page 2 ; Boys Noize : page 2 ; Bill Leigh Brewer (couverture *Altermoiments*) : page 2 ; Juan Carlos Tello (couverture *3 x rien des astres*) : page 4 ; Stéphanie Vivier (couverture *La Malangue*) : page 4 ; agence Reuters : page 5 ; Emmanuel Gonnet : page 6 ; Marlène Florette (couverture *Un point sur la planète*) ; Folio Gallimard : page 11 ; La Table Ronde : page 11. Créations : Jean-Pierre Parra (page 5), Patrick Chavardès (page 6), Elisa Coste (page 8), Mathias Richard (page 9), Osb Marthésa (page 10), David Arnaud (page 10), Lucien Suel (page 12). / Prochain numéro : mars 2013. / ISSN : 2109-3725 / Imprimé par Alpha Copy / 23 rue Devosge / 21000 Dijon. / Les Éditions VERMIFUGE <http://www.vermifed.com> / tél./fax : 03 80 21 33 49 / contact@vermifed.com.

Valère, le ver par Bienlyz

L'ÉLECTRICITÉ
DEVRAIT AUGMENTER
DE 50% D'ICI À 2020 !

LA SOLUTION :

Le ver faisant...



Lucien Suel

Annonce privilégiée

Poème marcotté 4

MANY

Listen to the radio, if you can stand it!
 Don't hesitate to start the killing throughout centuries of hate
 Too many balloons exploding!
 I shot twelve bullets in that plastic horse.
 I wonder if I kill the fleas in that blanket
 I wonder how many left or lost their left leg.
 Too many
 Too many
 Too many there
 And there would be walls stained blood
 I am crazy am I not?
 My tongue will dry itself into the fridge.

Lucien Suel

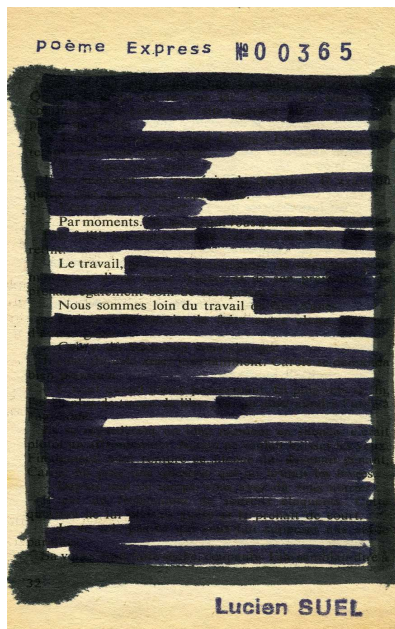
Lundi 9 avril 2012.

La limace à tête de chat (29)



Mardi 7 février 2012.

Poème express n°365



Mardi 14 août 2012.

Lunettes de soleil Original Ray Ban Wayfarer, édition limitée : Hard Rock Café San Francisco ! Je vends à un prix avantageux pour moi mes très vieilles Ray Ban Wayfarer en écaille de tortue. Sur un des côtés, le côté gauche quand on me regarde ou quand je me regarde dans le miroir, il y a le beau beau logo Hard Rock Café et de l'autre côté, le côté droit quand on me regarde, il y a inscrit San Francisco, comme le nom de la ville sur les panneaux d'autoroute. Mes lunettes ont vraiment bien servi mais elles sont encore en relativement bon état. Quelques légères et nombreuses rayures sur les verres ne gênent en rien la visibilité même par temps de brouillard dans la baie. Les branches redressées sont maintenant dans un état correct, mais toutefois on peut y noter quelques traces de morsures sur leurs extrémités dues à une position régulière et habituelle dans le coin de la bouche. L'étui est l'original quasiment intact, il est estampé : Ray Ban et Hard Rock Café. Il est légèrement déchiré sur quelques centimètres mais cela est dû à son vieil âge d'origine.

Ready-made, lundi 2 juillet 2012.

POINT FINAL

LE PÈRE UBU S'EFFACE
 LE PÈRE UBU S'EFFAC
 LE PÈRE UBU S'EFFA
 LE PÈRE UBU S'EFF
 LE PÈRE UBU S'EF
 LE PÈRE UBU S'E
 LE PÈRE UBU S'
 LE PÈRE UBU S
 LE PÈRE UBU
 LE PÈRE UB
 LE PÈRE U
 LE PÈRE
 LE PÈR
 LE PÈ
 LE P
 LE
 L
 .

Vers arithmogrammiques, jeudi 23 août 2012.

Lucien Suel sur le net avec le blog SILO : <http://www.academie23.blogspot.com>

Retrouvez-nous
 sur
<http://www.>



et chez tous ceux qui OSENT !